

Fabius demanda qu'on lui envoyât un successeur, et il n'en donna pas d'autres motifs que cette maxime commune, qu'il était dangereux de confier à un seul homme de si grands intérêts, parce qu'il est difficile qu'un même homme soit toujours heureux. Cette proposition offensa singulièrement le peuple, et fit regarder Fabius comme un homme difficile et envieux, ou du moins comme un vieillard timide qui n'osait plus se livrer à d'heureuses espérances, et qui craignait Annibal au delà de toute mesure. Lors même que ce général eut quitté l'Italie, et qu'il se fut embarqué avec toute son armée, il ne laissa pas jouir les Romains d'une satisfaction pure, et troubla leur confiance par des craintes exagérées. Il disait que les affaires n'avaient jamais été dans une situation plus alarmante, et que la ville courait les plus grands dangers; qu'Annibal serait bien plus redoutable en Afrique et sous les murs de Carthage; que là Scipion aurait à combattre une armée encore fumante du sang de tant de préteurs, de dictateurs et de consuls. Ces discours jetèrent une telle frayeur dans la ville, que, quoique la guerre fût transportée en Afrique, on croyait le danger plus près de Rome qu'il ne l'avait encore été. Mais bientôt Scipion, ayant vaincu Annibal dans une grande bataille¹, abattit et mit sous ses pieds l'orgueil de Carthage : il fit goûter à ses concitoyens une joie qui surpassait toutes leurs espérances et raffermis leur empire.

Mais Fabius ne vécut pas jusqu'à la fin de la guerre; il ne sut pas qu'Annibal avait été battu, il ne vit pas cette brillante et solide prospérité de sa patrie : il mourut de maladie, vers le temps où Annibal sortit de l'Italie. Les Thébains enterrèrent Épaminondas aux dépens du public, parce qu'il mourut si pauvre, qu'on ne trouva chez lui qu'une petite pièce de monnaie. Fabius ne fut pas enterré aux dépens de la république; mais les Romains contribuèrent à ses obsèques de la plus petite de leurs pièces de monnaie par tête : non qu'il fallût suppléer à sa pauvreté, mais parce que le peuple voulut faire les frais de ses funérailles, comme de celles d'un père. Ainsi sa mort fut illustrée par un honneur et une gloire dignes de sa vie.

1. La bataille de Zama, 202 avant J.-C.

MARCELLUS¹

SUCCÈS CONTRE LES GAULOIS ET CONTRE ANNIBAL. — L'ÉPÉE DE ROME.
PRISE DE SYRACUSE.

Marcus Claudius, nommé cinq fois consul, fut le premier de sa maison qui porta le nom de Marcellus. Consummé dans le métier des armes, robuste de corps, plein de hardiesse et d'activité, né avec une inclination décidée pour la guerre, il ne faisait paraître que dans les combats cette ardeur et cette fierté naturelles; dans tout le reste, il était modeste, doux et humain; aimant avec passion les lettres grecques et l'éloquence, plein d'admiration pour ceux qui s'y distinguaient, il leur témoignait son estime par les honneurs qu'il s'empressait de leur rendre; mais l'habitude des travaux militaires l'empêcha de s'y appliquer et d'y faire autant de progrès qu'il l'aurait désiré.

Il n'y avait pas de genre de combat auquel il ne fût exercé et où il ne se distinguât; mais c'était surtout dans les combats singuliers qu'il se montrait supérieur à lui-même. Aussi ne refusa-t-il jamais aucun défi, et il tua tous ceux qui le provoquèrent. En Sicile, son frère Otacilius se trouvant dans un grand danger, il le couvrit de son bouclier, tua de sa main tous ceux qui se jetaient sur lui, et le sauva. Ces traits de valeur lui méritèrent dans sa jeunesse, de la part des généraux, des couronnes et des récompenses. Devenu de jour en jour plus célèbre, il fut nommé par le peuple à l'édilité curule et par les prêtres à la dignité d'augure.

1. Syracuse est prise par Marcellus en 210 avant J.-C.

C'est cette espèce de sacerdoce auquel la loi donne une inspection spéciale sur la divination qu'on tire du vol des oiseaux.

La première guerre punique, qui avait duré vingt-deux ans, venait à peine de finir, que les Romains virent naître une seconde guerre de la part des Gaulois. Les Insubriens, nation celtique qui habite au pied des montagnes de l'Italie cisalpine, déjà très puissants par eux-mêmes, avaient encore appelé à leur secours les peuples voisins, et en particulier ces Gaulois qui servent comme mercenaires, et qu'on appelle Gessates. Ce fut un effet admirable de la bonne fortune des Romains, que cette guerre celtique ne concourût pas avec celle des Carthaginois ; et que les Gaulois, comme s'ils n'eussent voulu que succéder aux vaincus, fussent restés spectateurs équitables de la guerre que se faisaient les deux partis, pour n'attaquer les vainqueurs que lorsqu'ils seraient débarrassés de tout autre soin. Cependant le voisinage de ces peuples, qui mettait la guerre aux portes de la ville ; l'ancienne réputation des Gaulois, si redoutés des Romains depuis la prise de Rome, que la loi même qui dispensait les prêtres du service militaire exceptait les cas d'invasion des Gaulois en Italie ; toutes ces circonstances leur faisaient craindre cette guerre. Les préparatifs qu'ils firent pour la soutenir prouvaient encore davantage leur frayeur. Jamais, ni avant ni depuis cette époque, on ne vit tant de milliers de Romains en armes. Ils donnèrent une preuve de leur effroi par les sacrifices extraordinaires auxquels ils eurent recours : jusqu'alors ils n'avaient rien admis dans leurs institutions d'étrange ni de barbare ; leurs opinions sur la divinité, conformes à celles des Grecs, respiraient la douceur et l'humanité. Mais à l'approche de cette guerre, forcés d'obéir aux oracles des livres sibyllins, ils enterrèrent tout vivants, dans le marché aux bœufs, deux Grecs et deux Gaulois, de l'un et de l'autre sexe, auxquels ils font encore aujourd'hui, dans le mois de novembre, des sacrifices secrets qu'il n'est pas permis au peuple de voir.

Dans les premiers combats qui se donnèrent, les Romains eurent de grands succès, et éprouvèrent aussi plusieurs défaites d'où il ne résulta aucun traité qui terminât la guerre. Les consuls Flaminius et Furius étant partis avec une grande armée pour aller faire la guerre aux Insubriens, on rapporta que les eaux du fleuve qui traverse le Picénum avaient été changées en sang, et qu'au-dessus de la ville d'Arimini on avait vu en même temps trois

lunes. Les prêtres chargés d'observer le vol des oiseaux pour l'élection des consuls assurèrent qu'il y avait eu quelque défaut dans celle de Flaminius et de Furius, et qu'elle avait été faite contre les auspices. Aussitôt le sénat écrivit aux consuls pour les rappeler, et leur ordonner de venir promptement à Rome se démettre de leur charge, avec défense de rien entreprendre comme consuls contre les ennemis. Flaminius n'ouvrit ces lettres qu'après avoir livré une bataille dans laquelle il vainquit les Gaulois, dont il mit ensuite le pays à feu et à sang. Lorsqu'il revint à Rome chargé de dépouilles et de butin, le peuple ne sortit point au-devant de lui ; il voulait même lui refuser les honneurs du triomphe, parce qu'il n'avait pas obéi sur-le-champ, et qu'il avait ouvertement méprisé l'ordre du sénat qui le rappelait. Après même qu'il eut triomphé, il fut réduit à l'état de simple particulier, et obligé, ainsi que son collègue, de se démettre du consulat : tant les Romains avaient soin de tout rapporter à la volonté des dieux ! Persuadés que le salut de leur ville dépendait bien plus du respect de leurs magistrats pour les dieux que de leur victoire sur les ennemis, ils ne souffraient de leur part aucune négligence des anciens oracles et des usages religieux établis par leurs ancêtres, quelques succès qu'ils pussent alléguer pour excuse.

Lorsque Flaminius se fut démis du consulat, les magistrats qui avaient gouverné dans l'intervalle élurent pour consul Marcellus, qui, étant entré tout de suite en charge, se donna Cnéius Cornélius pour collègue. On dit que les Gaulois ayant fait des propositions de paix, et le sénat étant disposé à la leur accorder, Marcellus avait déterminé le peuple à faire la guerre. Cependant la paix fut conclue ; mais presque aussitôt les Gessates, renouvelant la guerre, passèrent les Alpes au nombre de trente mille, et, s'étant joints aux Insubriens, beaucoup plus nombreux encore, fiers de leur multitude, ils s'approchèrent de la ville d'Acerres, située au delà du Pô, et que les Romains assiégeaient. Là, Britomartus, leur roi, prenant avec lui dix mille Gessates, alla ravager tout le pays aux environs du fleuve ; Marcellus, averti de ces courses, laisse son collègue devant Acerres, avec son infanterie, toutes ses troupes pesamment armées et le tiers de cavalerie. Il prend lui-même le reste de la cavalerie et six cents hommes de pied des plus légèrement armés, se met à la poursuite des ennemis, et ne s'arrête ni nuit ni jour, jusqu'à ce qu'il ait atteint les

dix mille Gessates, près de Clastidium, petit bourg de la Gaule, que les Romains avaient soumis depuis peu. Marcellus n'eut pas le temps de laisser ses troupes se reposer et se refaire de cette marche forcée; car les barbares, instruits aussitôt de son arrivée, et voyant le peu d'infanterie qu'il avait amenée, en conçurent du mépris : ils ne faisaient aucun cas de sa cavalerie, étant eux-mêmes fort adroits à cette sorte de combats; ils se voyaient d'ailleurs supérieurs en nombre à Marcellus, et ne doutaient pas que leur cavalerie ne leur donnât tout l'avantage; ils marchèrent donc avec impétuosité, ayant leur roi à leur tête, en faisant aux Romains de grandes menaces, et se croyant sûrs de les enlever sans résistance.

Marcellus, craignant qu'ils n'enveloppassent sa petite armée, étendit les ailes de sa cavalerie, et leur fit occuper un grand espace, en les diminuant peu à peu de profondeur, jusqu'à ce qu'elles eussent un front à peu près égal à celui des ennemis. Comme on était sur le point de charger, son cheval, effrayé des cris confus de ces barbares, tourna tout à coup en arrière et l'emporta malgré lui. Pour empêcher que cet accident, pris à mauvais augure par la superstition, ne jette le trouble dans son armée, il tourne promptement son cheval à gauche, lui fait achever le tour, et, après l'avoir remis en présence de l'ennemi, il adore le soleil, pour faire croire que ce mouvement n'avait pas été l'effet du hasard, mais qu'il avait fait ce tour exprès, afin d'adorer cet astre; car c'est l'usage des Romains d'adorer les dieux en tournant. Quand la mêlée commença, il fit vœu à Jupiter Férétrien de lui consacrer les plus belles armes qu'on aurait prises sur les ennemis. Dans cet instant même, le roi des Gaulois l'ayant aperçu, et jugeant aux marques dont il était décoré que c'était le général romain, pousse son cheval loin des rangs, et, brandissant une longue pique, l'appelle à haute voix au combat. Il surpassait par la hauteur de sa taille tous les autres Gaulois; et ses armes, enrichies d'or, d'argent, de pourpre et de plusieurs autres couleurs, jetaient un éclat aussi vif que le feu même des éclairs.

Marcellus parcourt des yeux tous les rangs de la phalange ennemie, et, ne voyant pas de plus belles armes que celles-là, il ne doute point que ce ne soient celles qu'il a vouées à Jupiter; il pousse droit à lui, et de sa pique il lui perce la cuirasse; le coup, dont la raideur fut augmentée par l'impétuosité du cheval, ren-

verse le Gaulois par terre; comme il vivait encore, Marcellus lui porte un second et un troisième coup qui l'achèvent. Il saute à bas

de son cheval, le dépouille de ses armes, et, les prenant dans ses mains, il élève les yeux vers le ciel :

« Jupiter Férétrien, s'écria-t-il; toi qui du haut des cieux contemples dans les guerres et dans les combats les exploits des généraux et des capitaines, je te prends à témoin que je suis le troisième général romain qui, après avoir tué de sa main le roi et le général des ennemis, t'a consacré ses plus belles dépouilles. Daigne donc nous accorder dans tout le cours de cette guerre une fortune semblable. » Dès qu'il eut fini sa prière, la cavalerie romaine

chargea celle des Gaulois, qui combattait pêle-mêle avec l'infanterie, et remporta une victoire si complète et si singulière,



FIG. 32. — Jupiter.

qu'elle paraît à peine croyable. On assure que jamais, ni avant ni depuis cette bataille, un si petit nombre de gens à cheval ne défit une cavalerie et une infanterie si nombreuses. Après en avoir tué la plus grande partie, et pris leurs armes avec tout leur bagage, il alla rejoindre son collègue, qui n'avait pas le même succès contre les autres Gaulois. Il était devant Milan, ville considérable, que son étendue et sa population font regarder par les Gaulois comme la métropole de tout le pays. Aussi la défendaient-ils avec la plus grande ardeur, et ils tenaient autant Scipion assiégé qu'il les assiégeait lui-même. Mais Marcellus fut à peine arrivé, que les Gessates, apprenant la défaite et la mort de leur roi, se retirèrent. Milan fut pris; les Gaulois rendirent toutes leurs autres villes, et se remirent à la discrétion des Romains, qui leur accordèrent la paix à des conditions équitables.

Le sénat n'accorda qu'à Marcellus les honneurs du triomphe; et ce fut un des plus beaux qu'on eût vus, par la richesse et la beauté des dépouilles, par la taille prodigieuse des captifs, et par la magnificence de son appareil. Mais le spectacle le plus agréable et le plus nouveau pour les Romains fut le triomphateur lui-même, qui portait à Jupiter l'armure du roi barbare. Il avait fait couper le tronc d'un grand chêne, et, l'ayant taillé en forme de trophée, il l'avait revêtu de ces armes, placées chacune dans son rang avec beaucoup d'ordre. Quand toute la pompe se fut mise en marche, Marcellus monta sur un char à quatre chevaux et traversa la ville, chargé de ce trophée, qui ressemblait à un homme armé, et qui faisait le plus bel ornement de son triomphe. Son armée le suivait, couverte d'armes brillantes, et chantant des chansons et des airs de victoire faits, pour cette occasion, à la louange de Jupiter et du général. Arrivé au temple de Jupiter Férétrien, il dressa le trophée et le consacra à ce dieu. Il fut le troisième et le dernier général qui obtint cet honneur. Romulus remporta le premier ces dépouilles opimes, en tuant de sa main Acron, roi des Céniniens; le second qui les gagna fut Cornélius Cossus, qui avait mis à mort Tolumnius, roi des Toscans; Marcellus fut le troisième pour avoir tué Britomartus, roi des Gaulois. Depuis Marcellus, aucun général n'a eu cette gloire.

Lorsque Annibal entra en Italie, Marcellus fut envoyé en Sicile avec une flotte. Après la déroute de Cannes, où il périt tant de milliers de Romains, le peu qui se sauvèrent de la bataille se reti-

rèrent à Canuse; et comme on s'attendait qu'Annibal, après avoir détruit les forces les plus considérables des Romains, marcherait sur-le-champ vers Rome, Marcellus envoya d'abord quinze cents hommes de sa flotte pour garder la ville; ensuite, sur un ordre du sénat, il se rendit à Canuse où, prenant avec lui les soldats qui s'y étaient réunis après la bataille, il les fit sortir des retranchements, pour ne pas abandonner le pays aux ravages de l'ennemi. Les principaux d'entre les Romains et leurs meilleurs généraux avaient péri dans les combats. Parmi ceux qui leur restaient, Fabius Maximus jouissait d'une grande considération, à cause de sa sagesse et de sa capacité; mais son attention extrême à ne rien hasarder passait pour défaut de courage et d'activité; on le croyait très propre à la défense, et non à l'attaque. On eut donc recours à Marcellus; et, pour tempérer sa hardiesse et son ardeur par la lenteur et la prévoyance de Fabius, tantôt on les nomma tous deux ensemble consuls, tantôt on employa l'un comme consul, et l'autre avec le titre de proconsul. Aussi, selon Posidonius, appelait-on Fabius le bouclier et Marcellus l'épée des Romains. Annibal disait lui-même qu'il craignait le premier comme son gouverneur, et l'autre comme son adversaire; que Fabius l'empêchait de faire du mal, et que Marcellus lui en faisait.

La victoire d'Annibal avait rendu ses soldats si audacieux à la fois et si négligents, qu'ils s'éloignaient du camp et se répandaient dans la campagne. Marcellus, les attaquant ainsi dispersés, en tua un grand nombre et affaiblissait d'autant l'armée des ennemis. Étant allé ensuite au secours de Naples et de Nole, il affermit les Napolitains dans leur attachement pour Rome; mais il trouva Nole en dissension; le sénat ne pouvait modérer et contenir le peuple, qui voulait se déclarer pour Annibal. Il y avait dans la ville un homme nommé Bandius, des premiers de Nole par sa naissance, et non moins distingué par son courage; il avait combattu vaillamment à Cannes; et, après avoir tué de sa main un grand nombre de Carthaginois, il était tombé sur un monceau de morts, d'où on le retira le corps tout percé de traits. Annibal, qui avait admiré sa valeur, le renvoya non seulement sans rançon, mais comblé de présents, et se l'attacha par les liens de l'amitié et de l'hospitalité. Bandius, pour reconnaître un traitement si favorable, soutenait avec chaleur les intérêts d'Annibal, et fortifiait le parti du peuple, qu'il sollicitait à la défection. Marcellus eût cru

violier toute justice en faisant mourir un homme d'un mérite si distingué, et qui, dans les plus grandes occasions, avait partagé le péril des Romains. D'ailleurs, ce général était plein d'humanité; il possédait le talent de gagner les esprits, et surtout les ambitieux, par la douceur et les grâces de sa conversation.

Bandius étant venu le saluer, Marcellus lui demande qui il est; non qu'il ne le connût très bien depuis longtemps, mais il cherchait à lier un entretien avec lui. Bandius lui ayant dit son nom, Marcellus, comme ravi de l'apprendre, et plein d'admiration: « Quoi! lui dit-il, tu es ce Bandius dont on parle tant à Rome, qui as combattu si vaillamment à Cannes, qui seul, n'abandonnant pas le consul Paul-Émile, as reçu sur ton corps la plupart des traits qu'on lançait sur lui? » Bandius lui répondit que c'était lui-même, et lui montra les cicatrices de ses blessures. « Comment, reprit Marcellus, couvert de ces marques honorables de ton amitié pour les Romains, n'es-tu pas d'abord venu à nous? Nous crois-tu si ingrats que de ne pas récompenser la vertu de nos amis, nous qui savons l'honorer même de nos ennemis? » A ces paroles obligeantes, qu'il accompagna de beaucoup de caresses, il ajouta le don d'un cheval de bataille et de cinq cents drachmes en argent. De ce moment, Bandius s'attacha tellement à Marcellus, qu'il ne l'abandonna plus, et qu'il mit le plus grand zèle à découvrir et à lui dénoncer ceux qui tenaient le parti d'Annibal. Ils étaient en grand nombre, et avaient formé le complot de piller le bagage des Romains la première fois qu'ils sortiraient contre les ennemis, et de leur fermer les portes de la ville.

Marcellus, instruit de ce projet, range son armée en bataille dans la ville, met le bagage près des portes, et fait publier à son de trompe une défense aux habitants de paraître sur les murailles. Annibal, à qui cette solitude fit croire qu'il y avait quelque sédition dans la ville, s'en approcha avec peu d'ordre et de précaution. Aussitôt Marcellus fait ouvrir la porte qui est devant lui, et, à la tête de sa meilleure cavalerie, il charge de front l'ennemi et le pousse avec vigueur. Un moment après, l'infanterie sort par une autre porte, et court sur les Carthaginois en jetant de grands cris. Pendant qu'Annibal partage ses troupes pour faire face à cette seconde attaque, on ouvre une troisième porte, et le reste des Romains, sortant avec rapidité, fondent sur les ennemis qui, étonnés de cette sortie imprévue, et pressés par ces nouvelles

troupes, se défendent faiblement contre les premières. Ce fut la première occasion où les soldats d'Annibal plièrent devant les Romains, et furent repoussés jusque dans leur camp avec un grand nombre de morts et de blessés. Ils y perdirent plus de cinq mille hommes, et Marcellus n'en eut que cinq cents de tués. Ce combat couvrit Marcellus de gloire, et releva, après tant de malheurs, le courage des Romains, qui virent que l'ennemi qu'ils avaient à combattre n'était ni invulnérable ni invincible, et qu'il pouvait aussi éprouver des revers.

C'est pourquoi l'un des consuls désignés étant mort, le peuple rappela Marcellus, alors absent, pour le mettre à sa place, et força les magistrats de différer jusqu'à son retour les comices pour les élections.

Il fut nommé consul à l'unanimité des suffrages. Mais dans ce moment même le tonnerre s'étant fait entendre, les prêtres jugèrent que les augures n'étaient pas favorables. Ils n'osèrent pas néanmoins s'opposer ouvertement à son élection, par la crainte qu'ils avaient du

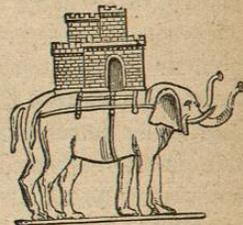


FIG. 33. — Éléphants chargés de tours.

peuple; mais Marcellus fit une démission volontaire, qui ne le dispensa pourtant pas de la conduite de cette guerre. Il fut nommé proconsul, et repartit sur-le-champ pour Nole, où il fit punir tous ceux qui s'étaient déclarés pour les Carthaginois. Annibal accourut à leur secours et présenta la bataille à Marcellus, qui ne l'accepta point. Mais ensuite Annibal, qui ne s'attendait plus à combattre, ayant envoyé la plus grande partie de son armée pour piller le pays, Marcellus alla brusquement l'attaquer: il avait donné à son infanterie de ces longues piques dont on se sert dans les combats de mer, et lui avait appris à en frapper de loin les Carthaginois, qui, peu adroits à lancer leurs javelots, ne se servaient guère que d'épées fort courtes. Aussi tous ceux qui tinrent tête aux Romains furent-ils enfin obligés de tourner le dos, et de prendre ouvertement la fuite après avoir perdu cinq mille hommes et quatre éléphants, dont deux furent tués et deux pris vivants. Mais un avantage plus important, ce fut la désertion de trois cents cavaliers espagnols et numides qui, trois jours après la bataille, vinrent se rendre aux Romains. C'était la première fois qu'Annibal éprouvait ce désa-

grément; jusqu'alors il avait su conserver dans un accord parfait une armée composée de plusieurs nations barbares aussi différentes de mœurs que de langage. Ces trois cents cavaliers restèrent toujours fidèles à Marcellus et aux généraux qui commandèrent après lui.

Marcellus, nommé à un troisième consulat, fit voile pour la Sicile, dont les Carthaginois, enflés des succès d'Annibal, pensaient à tenter de nouveau la conquête, surtout depuis que la mort d'Hiéronyme, tyran de Syracuse, avait mis le trouble dans cette ville. Les Romains y avaient déjà envoyé une armée, sous les ordres d'Appius Claudius, que Marcellus remplaça dans le commandement. Il fut à peine arrivé en Sicile, qu'un grand nombre de Romains vinrent se jeter à ses pieds, et implorer son secours dans le malheur qui les accablait, et dont voici l'occasion. De ceux qui avaient combattu à Cannes contre Annibal, les uns avaient pris la fuite, et les autres avaient été faits prisonniers : le nombre de ces derniers était si grand, qu'on croyait à peine qu'il restât aux Romains assez de soldats pour garder les murailles de leur ville. Mais ils avaient, dans ce désastre, conservé tant de confiance et de grandeur d'âme, qu'ils ne voulurent jamais racheter ces prisonniers, qu'Annibal leur offrait pour une rançon modique; ils décrétèrent même qu'on les laisserait ou tuer ou vendre hors de l'Italie, sans s'en mettre en peine, et que ceux qui n'avaient dû leur salut qu'à la fuite seraient transportés en Sicile, et ne rentreraient pas en Italie tant qu'Annibal y ferait la guerre. Ils vinrent donc en foule trouver Marcellus, et, se prosternant à ses pieds en jetant de grands cris, en versant des torrents de larmes, ils le conjurèrent de les incorporer honorablement dans son armée, et lui promirent de faire voir, par leurs actions, que leur fuite avait été plutôt l'effet du malheur que de la lâcheté. Marcellus, touché de leur sort, écrivit au sénat pour lui demander la permission de prendre parmi eux de quoi recruter les légions. Après une longue délibération, le sénat finit par arrêter que la république n'avait aucun besoin de soldats lâches; que si Marcellus croyait pouvoir employer ces gens-là, il en était le maître, mais à condition que, quelque action de valeur qu'ils fissent, ils ne recevraient du général ni couronne ni aucune autre récompense. Ce décret mortifia Marcellus; et quand il fut de retour à Rome, après la guerre de Sicile, il se plaignit au sénat de ce que tant de services signalés qu'il avait rendus à la

république n'avaient pu lui faire obtenir de réparer l'infortune d'un si grand nombre de citoyens.

A son arrivée en Sicile, son premier soin avait été de se venger de la perfidie d'Hippocrate, général des Syracusains, qui, pour faire sa cour aux Carthaginois et s'élever par leur moyen à la tyrannie de la Sicile, avait massacré près de Léontium un grand nombre de Romains. Marcellus prit cette ville d'assaut, et ne fit aucun mal aux habitants; mais tous les déserteurs qu'il y trouva furent battus de verges et mis à mort. Hippocrate fit porter cette nouvelle à Syracuse, en y ajoutant que Marcellus avait passé tous les habitants au fil de l'épée, sans distinction d'âge, et, profitant du trouble où étaient les Syracusains, il s'empara de la ville. Marcellus, dès qu'il en eut été informé, se mettant en marche avec toute son armée, alla camper auprès de Syracuse, où il envoya des ambassadeurs pour instruire les habitants de ce qui s'était passé à Léontium. Mais tout ce que ces députés purent dire ayant été inutile, et les Syracusains, dominés par le parti d'Hippocrate, s'étant obstinés à ne pas les croire, Marcellus commença d'assiéger la ville par mer et par terre : Appius commandait l'armée de terre, et Marcellus, avec soixante galères à cinq rangs de rames, remplies de toutes sortes d'armes et de traits, outre une machine qu'il avait fait dresser sur huit galères liées ensemble, s'approcha des murailles, plein de confiance dans la force de ses batteries, dans la multitude de ses préparatifs, et plus encore dans sa propre réputation.

Mais Archimède ne tenait pas grand compte de toutes ces machines, qui en effet n'étaient rien auprès des siennes. Il avait avancé un jour au roi Hiéron, dont il était le parent et l'ami, qu'avec une force donnée, on pouvait remuer un fardeau, de quelque poids qu'il fût. Plein de confiance en la force de sa démonstration, il se vanta que, s'il avait une autre terre, il remuerait à son gré celle-ci, en passant dans l'autre. Le roi, étonné de cette assertion, le pria de réduire en pratique son problème, et de lui faire voir une grande masse remuée par une petite force. Archimède ayant fait tirer à terre, avec un grand travail, et à force de bras, une des galères du roi, ordonna qu'on y mit la charge ordinaire, avec autant d'hommes qu'elle en pourrait contenir; ensuite, s'étant assis à quelque distance, sans employer d'effort, en tirant doucement de la main le bout d'une machine à plusieurs

poulies, il ramène à lui la galère, qui glissait aussi légèrement et avec aussi peu d'obstacle que si elle avait fendu les flots. Le roi, émerveillé d'un tel pouvoir de l'art, engagea Archimède à lui faire toutes sortes de machines et de batteries de siège soit pour l'attaque, soit pour la défense des places. Mais il n'en fit point usage, car il passa presque tout son règne sans faire la guerre et vécut dans une profonde paix. Tous ces préparatifs servirent alors aux

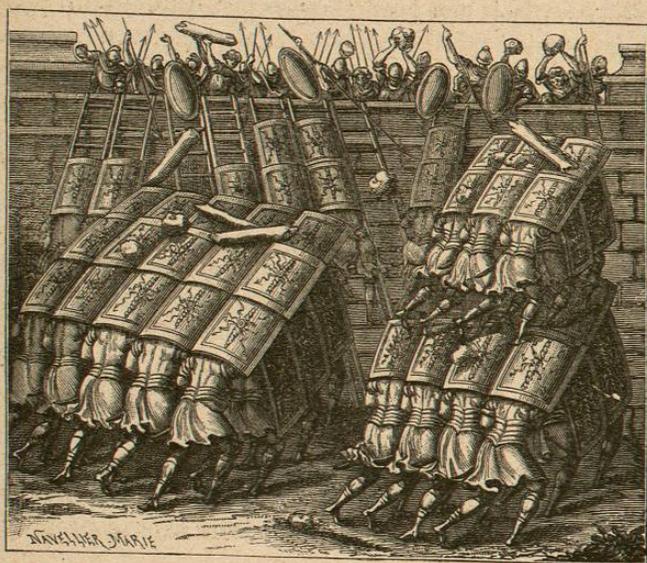


FIG. 34. — Soldats romains donnant l'assaut.

Syracusains, à qui ils furent d'un grand secours et qui, outre les machines, eurent l'artiste qui les avait faites.

Les Romains donc ayant donné l'assaut de deux côtés différents, les Syracusains, consternés, restaient dans le silence, craignant de ne pouvoir résister à de si grands efforts et à une puissance si redoutable. Mais quand Archimède eut mis ses machines en jeu, elles firent pleuvoir sur l'infanterie romaine une grêle de traits de toutes espèces et des pierres d'une grosseur énorme, qui volaient avec tant de raideur et de fracas, que rien n'en pouvait soutenir le choc, et que, renversant tous ceux qui en étaient atteints, elles jetaient le désordre dans tous les rangs. Du côté de la mer, il avait placé sur les murailles d'autres machines qui, abaissant tout

à coup sur les galères de grosses antennes en forme de crocs, et cramponnant les vaisseaux, les enlevaient par la force du contre-poids, les laissaient retomber ensuite, et les abîmaient dans les flots; il en accrochait d'autres par la proue avec des mains de fer ou des becs de grue, et, après les avoir dressés sur leur poupe, il les enfonçait dans la mer, ou les amenait vers la terre par le moyen de cordages qui tiraient les uns en sens contraire des autres; là, après avoir pirouetté quelque temps, ils se brisaient contre les rochers qui s'avançaient de dessous les murailles, et la plupart de ceux qui les montaient périssaient misérablement. On voyait sans cesse des galères, enlevées et suspendues en l'air, tourner avec rapidité, et présenter un spectacle affreux; quand les hommes qui les montaient avaient été dispersés et jetés bien loin, comme des pierres lancées avec des frondes, elles se fracassaient contre les murailles; ou les machines venant à lâcher prise, elles retombaient dans la mer. La machine que Marcellus faisait avancer sur huit galères liées ensemble était appelée *sambuce*, à cause de sa ressemblance avec l'instrument de musique de ce nom. Elle était encore assez loin des murailles, lorsque Archimède lança contre elle un rocher du poids de dix talents; ensuite un second, puis un troisième qui, la frappant avec un sifflement et un fracas horribles, en détachèrent les appuis, et donnèrent aux vaisseaux de si violentes secousses, qu'ils se séparèrent les uns des autres. Marcellus, ne sachant plus que faire, se retira promptement avec ses galères, et envoya l'ordre aux troupes de terre de faire aussi leur retraite.

Il tint donc conseil, et il fut résolu que le lendemain, avant le jour, on s'approcherait, s'il était possible, des murailles, parce que les machines d'Archimède, ayant beaucoup de portée, lanceraient les traits par-dessus leurs têtes; et que celles qu'il pourrait employer de près seraient sans effet, le coup n'ayant point de force à si peu de distance. Mais Archimède avait, de longue main, préparé pour cela même des machines qui portaient à toutes les distances, et des traits plus courts qui se succédaient presque sans interruption. Il avait fait aux murailles des trous fort près les uns des autres, où il avait placé des scorpions d'une médiocre portée, que les ennemis ne pouvaient apercevoir, et qui faisaient de fréquentes blessures à ceux qui s'en approchaient. Arrivés au pied des murailles, où ils se croyaient bien à couvert, ils furent encore